

cahier bleu et cahier noir, automne 2019 / printemps 2020,
quelques extraits pour *La main courante (projet collectif)*
et Siegfried Plümper-Hüttenbrink

Écrire pour ralentir la vie
pour ralentir le vivre.

*

Je reste longtemps suspendue au-dessus du cahier ouvert comme un oiseau blanc sur mes cuisses.
La lumière entre sur la page, je ne fais rien.

*

A un niveau très lent de respiration, d'être aussi libre de mon propre regard sur ce qui s'écrit qu'un
enfant dans un bac à sable.

*

Sur les bords du Verdon cet après-midi, la sensation des derniers souffles du poisson que je tiens
dans ma main, vient s'associer à l'image de nos âmes sur le point de quitter le corps de la maison.

Cette eau, cela pourrait être mon écriture.

*

Je sors marcher, je me précipite vers le fond du vallon, toute mon attention transmuée en jambes. Je
voudrais tout dénouer en quelques lignes, comme si chaque poème était un mur à déconstruire.
Mais une assiette n'a pas de noyau, la page n'a pas de fond, dire n'a pas de ligne d'arrivée. C'est ce
"sans fond, sans fin" qu'il me faut vivre.

*

J'ai peur d'écrire, comme si cela allait encore une fois ramener du passé devant mes yeux. Je ne le
veux pas. Et pourtant, comment empêcher une spirale d'effectuer ses avancées circulaires ?

*

Matinée avec M et monsieur F. À la Maison Relais.

"Anéanti. Bah oui. À cause de la pesanteur. L'univers. Einstein après la guerre. Le livre ouvert de la
relativité. Apparaître, disparaître, c'est parce qu'on a un corps qui nous tient. Le Christ, lui, il est
mort et après il est revenu. Les poètes, ils savent pas le faire ça. La transformation. "

*

Le lieu, ce serait – corps et âme.

*

Avant d'écrire, je prends la fourche-bêche et creuse un trou dans mon jardin.

Autrefois, il m'est arrivé de m'arrêter au milieu d'une phrase pour aller suspendre un couteau au-dessus d'une bassine rouge tenue en équilibre sur le bord d'une fenêtre. Puis de prendre une photo afin de pouvoir paisiblement retourner m'asseoir à ma table, et finir la phrase.

Il m'est aussi arrivé de percer des cartouches d'encre avec des aiguilles. De déposer la cartouche dans le creux de ma paume. Sentir le liquide bleu perler le long du fil pris dans le tube en plastique. Regarder l'encre épouser et suivre les lignes de ma main.

*

Ces pages, personne ne les écrira à ma place.

Si tu pouvais voir, lecteur, ce cahier en train de se remplir, partant chaque fois de nulle part, tu comprendrais qu'autrefois le livre était blanc. Attente, attente, gestation.

Si tu pouvais voir le vide d'où proviennent les mots, lecteur.

J'étais là, penchée sur ce vide, reliée à ta présence future, dans le temps d'avant l'apparition. C'était un matin, dans un immense appartement mis à disposition d'artistes invités par la ville. Le vent déposait de fines gouttelettes de pluie sur les quatre immenses fenêtres d'un salon presque désert. Je m'étais levée de ma chaise pour aller dessiner un tout petit cœur rose sur le mur jaune situé en face de moi, juste au-dessus du canapé neuf. Et, toi qui lis aujourd'hui, tu m'avais rejointe.

*

Il pleut. Je sens bien que je dois utiliser ma langue et lécher mes mains.

Régénérer la forêt, fertiliser la terre.

*

Sur les galets devant le lac. Au bout du quatrième mot, plus d'encre. Je continue d'écrire en gravant le papier avec la pointe sèche du bic. J'écris et la page reste blanche. A la fin, j'incline légèrement le cahier pour voir apparaître en creux d'ombre et de lumière la trace des mots gravés dans la page. Cela suffit pour aujourd'hui.

*

A la radio, une femme fait un lapsus en voulant parler des paysans : elle dit *poesan*, puis se reprend.

Le pays comme le corps, le corps comme le poème : un *poesan*, une *poesanne*.

Comme une enfant j'ai envie de dire : "J'aimerais bien faire ça plus tard."

*

Les idées dans ma tête ne résistent pas à l'épreuve du papier. Dès que j'essaie de les écrire, elles se désintègrent. Alors que recopier avec des mots ce que je fais, est simple et immédiat : "dans le train je tartine mes blinis avec ma carte de bibliothèque municipale trempée dans du tzatziki industriel".

Je tiens le blinis dans ma main, je mange et puis je recopie la vie avec des mots.

*

J'éprouve encore parfois le besoin de brutaliser la langue. C'est un pis-aller plutôt que de brutaliser mon corps. Le mot volonté ressemble au nom de famille que j'ai choisi pour naître. Désarme, éclabousse – ce sont des mots très beaux. Il y a des fleurs et des animaux très beaux aussi dans les forêts. À cause d'un empêchement de base, je suis devenue poète. Les droits de l'enfant, les droits d'un fleuve, même combat. Les lois, les mètres, les centimètres, les règles, les tableaux, les alignements, les marges, les corrections, les divisions, les nuages, les divisions de nuages.

*

La phrase a toujours un sens, ne serait-ce que le fait qu'elle va de gauche à droite.

*

Je marche avec un livre dans ma tête, qui s'écrit sans que je l'écrive, puisque je ne parviens pas à m'asseoir à une table pour le faire.

Errer, c'est ne pas écrire.

*

Lundi 16 septembre 2019. Silence étal, percé par les cris ponctuels d'un grèbe. Le lac est très bas, comme si un géant invisible l'avait bu à la paille. Sous la surface de l'eau, en anamorphose, quelqu'un a formé des cercles de pierres de diamètres différents, c'est beau et énigmatique.

Je ne suis pas revenue depuis le déménagement.

Je suis reliée à ce qui dort sous l'eau. Aux pierres circulaires et au pont invisible. Est-ce cela qui m'a aimantée il y a douze ans jusqu'à venir m'installer ici pour y vivre ? Étudiante en art il y a très longtemps, cette phrase était un jour sortie de mes mains, que j'avais griffonnée honteuse sous mon dessin : *la poésie est la langue de la mémoire*. A cette époque où je m'installais dans le Verdon, j'étais tombée sur un article dans *Le Monde* parlant d'un mémorial qui venait d'être achevé quelque part en Europe de l'Est, à l'endroit d'un camp d'extermination de la seconde guerre mondiale. L'architecte avait décidé de noyer complètement les lieux sous un lac artificiel au centre duquel, chaque année, à une date anniversaire, surgissait des eaux un petit socle de pierre circulaire où l'on venait, en barque probablement, déposer une rose.

*

D'approcher l'écriture sans la voir, comme un soleil.

S'en laisser toucher.

Sans chercher à comprendre ce qui circule,
équivalant au geste que l'on vient d'accomplir.

©Dorothee Volut